

Sereine Berlottier

anthologie personnelle 2020

**Série bibliothèque portative de
poésie, n°7**

Nu précipité dans le vide (Fayard, 2006)

Regarde ça.

Si c'est moi cet homme noir au milieu du blanc, vérifie.

Regarde bien et répète : lui ?

Et maintenant il est là, assis dans le fauteuil rouge, invisible dans la salle obscure, à regarder l'homme noir au milieu du blanc. Et les mots qu'il prononce, bien sûr qu'il les reconnaît, puisqu'il les a écrits.

Mais ça ne veut rien dire non plus.

Mais ce serait quand même l'histoire d'un homme habillé en noir, habillé en noir de la tête aux pieds, un homme vêtu d'une chemise noire, d'un pantalon noir et de chaussures noires, qui lit un livre au milieu du blanc, qui lit au milieu d'un espace blanc qui n'est pas une scène, qui n'est pas non plus une cour, un jardin, une pièce, un hangar, qui n'est pas une salle d'exposition, pas une chambre, pas un salon, pas un plateau de télévision, qui lit au milieu d'un espace blanc qui n'est peut-être pas un espace non plus.

Regarde ça alors et regarde mieux, et ensuite tu me le diras ?

C'est très blanc comme espace, comme page, blanc comme une page abstraite, avant même d'avoir rêvé, avant même d'avoir désiré un seul mot, un seul souffle, peut-être que toutes les pages ont cette blancheur-là tu crois ça ?

Parfois l'homme est cerné au plus près. On voit son visage précisément, son visage tout à coup immense sur l'écran, un visage trop grand, acéré de concentration, et la caméra reste

longtemps immobile, discrète, consacrée à l'homme qui lit en noir au milieu du blanc, l'homme qui balance un peu dans le rythme des mots, dont le buste s'incline en avant et revient à la verticale comme une tige qu'embaucherait le vent de la phrase.

Lui regardant son corps de personnage visible, la tête penchée en arrière sur l'assise du fauteuil rouge, on pourrait jurer qu'il somnole ou songe, on saurait jurer que les yeux sont clos, mais regardant, lui se regardant à l'écran, personnage d'un autre regard, ce qu'il voit maintenant ?

Est-ce qu'ils t'ont eu – pantin noir grisé – pantin noir givré – sur le blanc de la page – épouvantail à colombes ou mouche noyée dans le lait – est-ce qu'ils t'ont eu sur le blanc de la page, est-ce qu'ils t'ont collé à présent, à quelle place ils t'auraient collé à présent, même si on ne voit pas le moindre barreau, même si ça ne ressemble pas encore à une cage, cet écran, est-ce que tu aimes, est-ce que tu nages, est-ce que tu bois la tasse du blanc, est-ce que tu nages la brasse des papillons épinglés, est-ce que tu tousses, est-ce que tu entends encore quelque chose ?

Mort ou vivant, mort et vivant, mort qui se croit encore vivant ou vivant qui se clame mort, se rêve mort, se défend mort, se goûte mort, se vante mort, se vantardise debout sur la balustrade, pieds joints au-dessus du vide, bras écartés au milieu du blanc, se ventralise défénestré, empoisonné, étranglé, asphyxié, assommé, poignardé, écrasé, se vocalise à l'instant du souffle dernier à vibrer les cordes tranchées.

Nu précipité dans le vide, Fayard, 2006, p. 72-74.

Attente, partition (Argol, 2011)

2 mars

L'étreinte est là, visible, cachée comme un caillou blanc dans le sable.

Mangez, oiseaux, mais ne la mangez pas celle-ci.

Comment s'offrir ? Comment s'avancer ?

Ici regarde

une mèche blanche qui se dilapide.

Et maintenant je prends ton œil

et je le jette au loin dedans

qu'il sache lui ce qu'il voit

ou qu'il pleure.

J'embrasse avant sa disparition.

3 mars

ta peau blanche et combien de grains de rousseur à ton dos

j'ai oublié

j'oublie encore

opaque la main qui caresse

plongée dans le noir

ce n'est pas cette étreinte-là

ce n'était pas cette étreinte-là

je t'entends

tu marches dans le couloir

tu vas venir

ne me dis pas tes doutes

tes joues sont douces tes lèvres sont douces

j'ai oublié

le caillou de ton œil gauche

et on est là

nus et mouillés

et j'ai cassé une tasse

mes cheveux flottaient sur ton ventre

loin de mes mains

sourdes

4 mars

Compte les jours. La trame de mon sang dénudé. Elle ne dit pas les détails. Elle dit ça va. Je casse mes dents sur le caillou de ton œil gauche. Ton corps roule dans les galets et je cherche. Ma bouche est remplie de cailloux aussi. On a beau se souvenir d'autre chose on ne le dit pas. Et les vapeurs de soupe montent dans le couloir.

5 mars

maintenant
on n'en finit plus de compter
fermer les volets à toute heure
le soleil fond
glisse autres bouches

tu te caches derrière son dos
il parle et vous êtes
nus et tu regardes
les taches de rousseur sur son
épaule droite

et démunis
avec tout le troupeau des
caresses
comme si le tonnerre ou une
autre peur
et ils s'en vont

est-ce qu'ils s'en vont
vers la falaise ?

(...)

20 mars

et tu barres la phrase suivante
lui pâle dans sa mousse de fatigue aussi

23 mars

une voix dit patience
et il pleut
ça fait du bruit fade de voitures roulantes
empêtrées dans
l'humide dessous

la peur tu ruses
c'est beaucoup dire
personne ne sait à quoi ça
ressemble dedans
quand le visage coule
comme un caillou

29 mars

la frontière
en toi déplacée

ligne tranchante de l'été qui vient
et se balance

à portée de doigt, de fenêtre

29 mars

Tu ne sais pas si tu sauras garder longtemps vivante cette question en toi, ou s'il te faudra un jour la prendre, l'atteindre, la décrocher, la bercer, lui fermer les yeux doucement et l'enterrer au pied d'un arbre, noisetier ou prunier, près d'une vieille ruine aux pierres épaisses, aux caves noires.

Attente, partition, Argol, 2011, p.114-117, 121-122

Louis sous la terre (Argol, 2015)

Le ciel est chargé de nuages fluorescents. Un volet bat et grince. Sur les vitres de minuscules gouttelettes, transparence pure, insectes de verre, figés. Du bleu s'étend lentement, grande voile nette, dépliée. Un mur se détache dans la lumière, triangle brisé, jaune tendre. D'autres regardent les ciels, se tiennent debout dans l'orage, versent des gris, des ombres, tissent des mousses, massent des subterfuges. Il n'y a pas beaucoup de ciels dans ton œuvre Louis, pas beaucoup de nuages non plus, un peu de pluie, et du vent sûrement. Un navire se balance dans la tempête, mailles du ciel et des vagues mêlées, ratures souples, liquides, enveloppantes, où se distingue à peine l'orbe chaviré de la coque sombre que retient l'éclat des voiles dressées. Il faut rester longtemps sur le pont, plissant les yeux dans l'effort, la gorge tordue de nausée, pour apercevoir, glissant entre les mailles de la trame fine, la silhouette perdue d'un homme qui coule, bras levés, genoux pliés, la tête déjà noyée de cheveux.

Il n'y a pas beaucoup de ciels dans ton œuvre, pas beaucoup de nuages non plus, mais des naufrages et des hommes qui courent, nus et maigres comme des brindilles, et c'est bien avant le mot peuple, et ce qu'ils fuient on ne sait pas, et la force qui les mène ailleurs, seuls et mêlés, il faut tout imaginer chaque fois.

Nous sommes en 1925 et tu dessines dans des cahiers d'écolier que tu empiles dans le grand buffet de ta chambre et que tu sors parfois pour les montrer à un visiteur, un curieux, quelqu'un qui aurait entendu parler de toi là-bas, loin, quelqu'un qui serait libre d'aller et venir, de monter dans une automobile, de rouler, de frapper à la porte, de demander à te rencontrer, quelqu'un qui serait accompagné d'un peintre que tu as connu autrefois, à moins qu'il ne s'agisse d'un musicien, d'un très vague parent, d'une cousine.

Alors oui, année après année, certains trouveront le chemin et feront le voyage.

Quelqu'un dira ton nom.

On ira te chercher.

Tu surgiras d'un couloir sans que le bruit de tes pas ait déplacé la moindre poussière.

Ce sera un dimanche de printemps, un samedi d'automne, il pleuvra, on restera dans ta chambre.

Ce sera un matin d'été, un soir d'hiver, on en profitera pour t'offrir un repas à l'auberge. Tu laisseras tes hôtes manger, mâchant lentement la viande que tu finiras par recracher au fond de l'assiette.

On fera semblant de ne s'apercevoir de rien.

Tu parleras de l'espace nu sous ta main.

Tu parleras de la directrice, des brimades, des lettres auxquelles personne ne répond, de ce cousin qui te veut du bien.

Tu parleras de lumière, de papier, de dettes.

Tu regarderas les mouches marcher sur la vitre.

Tu essuieras tes lèvres sur une serviette qui sent l'oignon et la cave.

Tu parleras de ces livres que tu conserves, que tu n'as pas écrits et dont tu inventes les marges, ligne après ligne, jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre parcelle nue. Tu diras que ton esprit s'y délivre de ce qui, sans cela, t'étoufferait en moins de temps qu'il n'en faut pour seulement entrouvrir les lèvres.

Ou tu ne diras rien.

Tu regarderas par la vitre sale les arbres dont le vent froisse les feuilles, et tu les regarderas avec une attention si profonde, si dévouée, qu'on imaginera que tu as déjà oublié ceux qui ont fait tout ce chemin pour te voir, et les dessins, la chambre, les silhouettes courbées dans les couloirs, cette mythologie de pacotille qui tisse déjà ses ombres en travers de ta vie réelle, mais quand tu tourneras brusquement la tête pour les regarder à nouveau, eux les patients, les curieux, les sages, ce sera comme s'ils avaient reçu au visage, brutale et sèche, la poignée de gravier de tes yeux durs et vifs.

Ainsi, peut-être.

Ou tout à fait autrement.

Louis sous la terre de mes ongles nus.

Cette terre-là, blanche, sèche, lumineuse.

Une très fine couche de neige sans profondeur où le corps ne gèle jamais.

Louis sous la terre, Argol, 2015, p. 43-46.

Un autre extrait lu par Sereine Berlottier :

Au bord (Lanskine, 2017)

Enfances

 chacun trace son cercle
sur le sol
parfois il n'y a plus de
place
 parfois les cercles sont piétinés

Étincelles sur une eau si
blanche qu'elle se mêle au ciel
sans séparation
traversée des branches du
figuier
n'échappant pas à la brûlure
sauf à observer longuement
cette bande plus sombre au
loin habitée d'une
durée invisible

Il n'aurait pas fallu compter
sur la chance, le hasard
l'inversion des signes

Toutes ces fleurs que j'apporte
dans leurs papiers de couleur

ne sont pas celles – j'y pense aussi –
au bord des yeux, si elle recule

Debout mais
plus grande couchée moins
atteinte tout
recommence

Curieusement les oiseaux survivent les
fleurs survivent les arbres ne sont
pas arrachés ni la toile d'araignée
dans l'angle du volet secoué

L'écume vise
l'obstination d'une parole
que la répétition
ne désagrège pas

revient
sans venir à bout d'une
phrase
qui dirait
l'épuisement
du rivage

mère-vague et tempétueuse

o

On ne dit pas tout ce soir
Aux arêtes du cube où nos reflets se croisent

Tu n'apparais nettement que de t'éloigner
Non pas ensemble mais bord à bord

Ventre immergé près d'une main qui écoute
Qui fait ce qu'elle peut à quoi bon les dates ici ?

Oubliant le nom des plantes nécessaires
J'arrose encore

Dans cette absence
Où le muguet a séché

o

Les nouvelles ne sont pas
Mauvaises pourtant

Avoir à dire je reviendrai et je suis
Revenue plus tard

On n'attend pas
Il y a des choses pour les yeux

Dans le sac et le ventre
Et même des fleurs

Dis-moi ce que je n'entendrai plus
Jamais, main, main encore

Sans rien qui bouge ni les nuages
C'est différent

Il faudrait ne pas tant parler
Mais personne ne ferme les yeux

On regarde la pluie
Et cette plante qui tient si bien

Sur le balcon tu dis
Une vivace ça tient des années

te voilà loin
non pardonnée dans la phrase qui
voudrait debout
tenir ton ombre
approchez-vous
il y a ici quelqu'un qui tremble
parfois ses doigts touchent ses yeux à l'envers
essaie de ne pas penser à
c'est-à-dire entre
poupées russes sur les épaules
des mots roulés en silence
ce qu'ils disaient je l'ai oublié
pas tout à fait
non
à quelle vitesse
tout ça nous quitte
bleues dans ce souvenir de terre
ta barque pauvre
des fleurs peut-être
et ce qui borde le vide
à la limite du trait
pour tout reprendre de zéro

Au bord, Lanskine, 2017, p. 16 à 19, p. 72.

Vidéo-poème d'*Au bord*, sur des photographies de Sébastien Rongier et une musique de Jean-Yves Bernhard, au saxophone, extraits lus par Sereine Berlottier.

Habiter : traces & trajets (Les Inaperçus, 2019)

« *Lieu favorable* »

d'abord il y a très peu des choses
le dessin est flou
ça se précise
les murs
pierre et bois
la marque du crayon de papier sur le bois

o

de mémoire presque rien

une mare
deux mares

une certaine sécheresse de la voix
au détour du chemin

c'est une petite route
tu ne conduis pas

les arbres sont fins
de ce côté-là
cerclés d'espérance

o

près de cette maison
des arbres poussent seuls
dans leur absence de nom
des choses tombent
et même de petits animaux mourrissants
parfois un bassin étroit
où regarder
des corps
les tiges lourdes d'intentions
que le paysage suppose

◦

le soin qui entoure les arbres a disparu de l'image
l'odeur de la pâte de coing aussi
de mémoire d'arbre le tronc pas plus épais qu'une cheville d'enfant

◦

la vie peut disparaître dans les congères
le petit chien
enseveli
croître et persévérer

◦

tas de bois
murs de pierre
au bout du geste
à l'intérieur de soi
la forme de la maison est complète
dissimulée au bout du chemin
bordé par les arbres

◦

de dos à la baie vitrée
l'ombre d'un homme
carnet ouvert
champ
une profondeur silencieuse
non retouchée

◦

sans aucune vue d'ensemble
reflets aux vitres
une balançoire sous la neige
verte et blanche
un cœur rouge
suspendu

à contre-jour
le reflet sourit blond
traversant
barrière en bois protégeant les arbres
le puits couvert
d'un toit en tuiles rouges
sans aucune vue d'ensemble
pierres apparentes
d'apparence massives et chaudes
mêlées au bois qu'elles supportent
à l'intérieur
le cœur rouge tremble contre la main qui s'avance
les couleurs ne sont pas tranchées
tous les détails sont là

(...)

« 144 fragments pour habiter »

97

Habiter : du rapport de présence que nous entretenons avec les lieux auxquels nous nous confions – qui nous sont confiés en retour. Un rapport où l'on supposera qu'habitude et répétition ont leur part. Ainsi, habiter ne serait pas parcourir (pas courir non plus).

98

Et le voyage ?

99

Supposant traces, inscriptions, mémoires et preuves. (La taille des enfants tracée au crayon sur un mur, une porte, telle réparation sciemment négligée, etc.)

100

Habiter, peupler un lieu. Mais encore ?

101

Tel trou dans la boiserie, pourtant neuve, d'une fenêtre, l'empreinte rectangulaire laissée dans le parquet par la souche humide d'un sapin de Noël, et cette coulure de peinture blanche, séchée, semblable à un point d'interrogation, sur la vitre d'une petite fenêtre, depuis plusieurs années déjà : ce que l'on ne réparera pas, ce que l'on craint d'effacer peut-être, ne serait-ce pas le récit qui constitue, même informulé, retenu ou secret, ce défaut comme *trace* ?

102

La large baie vitrée qu'ils avaient désirée, dans le salon de cette vieille ferme bressane restaurée, donnant sur un champ qui glissait en pente, peuplé au premier plan de quelques arbres fruitiers et plus loin de vaches que l'on voyait disparaître vers la forêt au fur et à mesure que se couchait le soleil, guidées par un petit garçon invisible, cette large baie vitrée, longue et haute de plusieurs mètres, sur laquelle poussaient vers le soir d'étranges reflets agités d'imprévisibles tranches qui allaient s'assombrissant tandis que la nuit tombait, et qu'un froid d'encre, contre lequel on ne pouvait rien, puisqu'il n'existait ni rideau ni volet, se mettait à cogner de l'autre côté de la vitre, me semblait réclamer chaque nuit sa part de notre chaleur, de notre confiance, de la chair tiède de notre enfance, avec une avidité sombre et menaçante contre laquelle aucun écran ne pouvait être – par nos mains minuscules alors (comme aujourd'hui) – dressé.

104

La première demeure n'avait-elle pas été de mots ? Ce filet de paroles, que j'avais tissé autour de toi les premières nuits, debout et nue, à la maternité, te portant contre moi, nous berçant l'une et l'autre, regardant dans le petit miroir qui surplombait le lavabo la forme parfaite, immense et close, la forme merveilleuse de ton crâne posé entre mes deux seins, de ton dos minuscule, de tes fesses qu'enveloppait la couche lilliputienne, adossée à la fenêtre de juillet où le ciel commençait à peine à foncer, percé d'oiseaux qui eux non plus ne savaient pas dormir, ne le voulaient plus, hésitant, qui sait, sur le chemin à suivre pour rentrer, déversant sur toi des mélodies de confidences impossibles, de promesses définitives, comprenant bien que tout ceci était sans retour, t'embobinant malgré toi, malgré moi,

enroulant les mille et un aveux aux mille et une promesses, grisée de gratitude, de joie, de stupeur et d'appréhension, nous balançant, lèvres sèches, gorge en feu, jusqu'à ce que l'étourdissement me prenne, qu'il y ait à s'asseoir, à se taire, en regardant tes yeux noirs (ils étaient noirs alors) avec le sentiment étrange que ton cœur continuait sa pulsation douce à l'intérieur de mon ventre, simultanément dedans et dehors, à présent, pour toujours, perception qui se maintiendrait plusieurs jours, puis peu à peu, imperceptiblement, s'effacerait.

Habiter, traces & trajets, Les Inaperçus, 2019, avec des peintures de Jérémy Liron, p. 1 à 4, p. 84 à 88.

Extrait lu par Sereine Berlottier:

<https://soundcloud.com/lesinapercus>

Ciels, visage (Lanskine, 2019)

formellement
naît par la tête

dans la vision
couché au fond d'une barque
entre les joncs, les lianes

tel que paisible :
mobile, diffracté

(écoute)

– clapotis fendus aux rochers – déchirés
soudain net par

cœur

*

sur le chemin discrète
inclinaison de la preuve

(ne pas lire pieuvre car tout peut couler à l'envers)

étroitement
mais pâle encore

et en silence

pari noué
dés avalés

*

émergence mobile
sinueuse
falaise peau dans le ciel

face et dos confondus
pour le noyau d'abstraction et précise douleur

tambour sauvage, oracle imprécis
forme infra-mince du souffle

séparation étant l'origine de toute chose
cette paillette de cœur affolé
mousseuse

*

ventre dessine

la peau est la peau est pourquoi pas

une grande paupière
fermée

(c'est fait exprès)

*

un peu plus tard nous échangeons

des intentions silencieuses
ou plutôt des

signes de présence concrète
opacifiée

plusieurs questions de rythme
se jouent de nous simultanément

la mesure jusqu'à la percée
et bien sûr une

certaine dose d'entêtement

(...)

et que circulent encore les voix, souples
cet animal intérieur, son chemin
feuilles et vent, lenteur
un couple de pigeons ramiers dans les branches
peur de la nuit, peur de la non-nuit
le oui est indivisible
dans le lieu vivant de l'écoute
si la question est un fruit, finira par tomber sur le sol ?
qu'en ferait-on de plus ?
je te donne la vie
pense à cette phrase, à son écorce
(et pas la mienne)
(pas la tienne non plus)
un rideau qu'agite le vent d'orage au bord d'une fenêtre ouverte
une ombre – rien
un passage d'ombre plutôt
je porte mes mains au bord de cette question
passer par le chas d'une aiguille
nommer l'empreinte, précédée par son impatience
sans oublier la peur sous le dé

(...)

au bord de la vague
enchevêtrement de ratures, de cassures
les occurrences du mot « fatigue »
syllabes flottantes, leur carillon
rivage où ne meurt
sinueuse petite renarde
approche et tous tes visages
les nouvelles du monde ne sont pas mondiales ?
(ça dépend)
ici rien n'arrive prétend-elle

lumière plate
il ne m'arrive rien ailleurs qu'ici
gris entre les lamelles du vide
dispositif : lieu pour attendre
écoute encore
distingue clairement dans la chambre plongée dans le noir
la respiration de gauche et celle de droite
leur rythmique propre, leur dessin
un écart
la cosse hérissée d'un litchi
toutes les adresses – mêmes secrètes
leurs faims qui ne sont pas toutes tes faims
sommeil d'épreuves
(enfants perdus ou menacés
cadavres mêlés aux fondations d'une maison inhabitable
blessures, cataclysmes, agonies)
d'impossibles pardons (répétés plusieurs fois)
sauver ses peaux
aggravation non datée, redites et failles du rêve
d'où glisse une très fine larme

(...)

organiser la fuite discrètement (l'organiser)
– animal sculptant son terrier aux limites inférieures de son propre
corps
à la limite même de l'étouffement –
parfois c'est une histoire à rebondissements
au cœur de cet oubli nous tombons – nous sommes tombés (criant)
un temps désengagé
ce faux sommeil fait de digues effondrées
enlèvements – réapparitions – dernier mot jamais prononcé
reprises mal fichues dans la peau du temps
lent et rapide à la fois
ce qui s'échange s'échange
en marchant, qui seras-tu ?
(je traversais le ciel en tombant, chevauchant un orque)
peau à peau : ça va aller / on continue
non coupable, le temps passe

éclipse partielle de soleil – enfumé de nuages
un problème de temps ?
(le lieu nécessaire d'un entêtement)
dans l'herbe où le sommeil
peut vous saisir d'un coup
la bouche entrouverte

Ciels, visage, Lanskine, 2019, p. 13 à 17, p. 73, p. 81-82.

[biobibliographie & cie](#)